DISSERTATION

N° 132.

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 juillet 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ETIENNE LAVAUD, de Chavanat,

Département de la Creuse;

Ancien Elève externe de l'hôpital de Clermont-Ferrand; ex-Chirurgien Aide-Major au quatre-vingt-quatorzième régiment de ligne; Bachelier-ès-lettres.

..... Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.....
VIRG., *Æneid.*, liv. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL, *Président.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

A LA PLUS TENDRE ET LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES.

Recevez cet hommage respectueux de ma gratitude pour les innombrables sacrifices que vous n'avez cessé de faire pour mon instruction et mon bonheur. Ce n'est pas que je prétende m'acquitter de ce que je vous dois ; ma reconnaissance, ainsi que vos bienfaits, ne connaît point de bornes. Puissé-je ne pas avoir toujours à regretter de n'avoir qu'un cœur à vous offrir pour prix de tant de bontés !

A

MONSIEUR MICHELLET,

Conseiller de Préfecture ; Membre de la Chambre des Députés, etc.

Que je m'estime heureux de pouvoir en cette occasion rendre publique l'expression d'un cœur reconnaissant pour toutes les marques d'intérêt que vous n'avez cessé de me prodiguer ! L'amitié dont vous daignez m'honorer, et qui m'est si précieuse, vous a acquis ces sentimens ; la plus vive reconnaissance vous les consacre ; puissent-ils vous être aussi agréables qu'il m'est doux de les sentir !

E. LAVAUD.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0005vari_o5w0

DISSERTATION

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX.

INTRODUCTION.

La dénomination de *typhus*, du grec τυφος, adoptée par les auteurs modernes, pour désigner un genre de fièvre exanthématique, dont la stupeur forme le caractère prédominant, se lit dans les auteurs les plus anciens (Hipp., *de internis Affect.*); mais ils ne paraissent pas y avoir attaché toujours le même sens que les écrivains de nos jours; le plus souvent ils ne l'employaient que pour désigner un état d'insensibilité et d'affaissement des sens.

Apud Hippocratem, dicitur stupor attonitus, cùm quis mutus, aut attonitus considet, dit Foes.

Cependant, suivant *Sauvages*, le premier et le troisième *typhus*, décrit par *Hippocrate*, était la même espèce de fièvre.

C'est sans doute de l'interprétation trop arbitraire du mot *typhus*, et faute d'avoir assez sévèrement apprécié le sens qu'il fallait y attacher, que naquirent ces discussions interminables sur le caractère contagieux ou non contagieux de la maladie, où les auteurs apportaient, à l'appui de leurs opinions contraires, des preuves également concluantes, pour avoir pris, dis-je, ce mot dans une acception trop étendue, ils ont fini par ne plus s'entendre. C'est ainsi que des maladies essentiellement différentes dans leurs causes, leur marche, leurs terminaisons, telles que les fièvres nerveuse, hectique, putride, bilieuse, muqueuse, etc., ont tour à tour été confondues et décrites sous le nom de *typhus*.

Mais *François Sauvages*, ayant eu occasion, en 1761, d'observer une épidémie de cette maladie sur les frontières d'Espagne, nous en a transmis une description qui peut encore servir de modèle à tous ceux qui ne s'avancent qu'à la lueur du flambeau de l'observation.

On ne peut lui contester la gloire d'avoir, le premier, au milieu de ce flux et reflux d'opinions, fixé les sentimens et concilié les médecins; sous ce rapport, il a rempli une tâche importante, qui n'est cependant qu'un de ses plus faibles titres à nos hommages.

Il regarde le typhus comme une fièvre susceptible de se communiquer par contagion, d'une durée de deux à trois semaines, caractérisée par des taches exanthématiques, des parotides et des convulsions, facile à confondre au début avec une synoque inflammatoire, dont elle ne diffère que par une intensité moindre dans les symptômes.

Les exemples des épidémies qui de nos jours se sont succédées comme à l'envi pour désoler nos phalanges partout où elles ont porté leurs armes victorieuses, en excitant nos regrets, nous transportent d'admiration pour ce célèbre écrivain, et nous prouvent jusqu'à quel point il possédait le talent de l'observation.

Ces détails minutieux, dans lesquels je viens d'entrer, m'ont paru nécessaires pour motiver les généralités que je vais établir, et éviter le reproche d'avoir marché dans les ténèbres.

Le typhus est un genre de fièvre contagieuse, exanthématique, avec cephalalgie violente, stupeur pendant toute la durée de la maladie.

Tous ces symptômes ne se trouvent pas toujours réunis sur le même individu; ceux qui s'observent le plus constamment peuvent manquer, sans que le caractère de la maladie soit changé; car ceux qui existent sont toujours assez nombreux; ils se présentent d'ailleurs d'une manière si tranchée, qu'il serait difficile de se méprendre.

Le typhus est contagieux; la contagion est due à un miasme *sui*

generis, développé spontanément dans le corps des animaux, susceptible de se propager par communication ; la nature en est inconnue ; mais son existence est suffisamment démontrée par ses funestes effets.

J'ai dit plus haut pourquoi quelques médecins, prenant pour des typhus des maladies qui en différaient essentiellement, avaient nié ce caractère : cette erreur, soutenue par des noms imposans, s'est accréditée en traversant les siècles ; et quoique fortement ébranlée, elle se conserve encore aujourd'hui. Parmi nous, grâce à plusieurs auteurs, échos fidèles des anciens qui, pleins de vénération pour tous leurs écrits, croiraient se rendre coupables d'un grand sacrilége, en osant *contester leur véracité !*

Que ces auteurs, s'ils ne sont pas entièrement sourds à la voix de la vérité, jettent un coup-d'œil sur le tableau des épidémies qui tour à tour ont ravagé le monde ; en remontant même aux époques les plus reculées, et qui, comme le remarque *Hildenbrand*, n'étaient vraisemblablement que des typhus, qu'ils en examinent l'origine, les progrès, les moyens mis en usage pour les borner, nous verrons ces mêmes auteurs si tranchans cesser de vouloir fermer les yeux à l'évidence et proclamer leur défaite.

Mais, sans aller compiler dans Thucydide et Diodore, dont les noms se perdent dans la nuit des temps, nous retrouvons, à des époques plus rapprochées, des preuves incontestables.

En voici une que j'extrais de *Pringle* (Traité des maladies des armées).

« On mit, dit-il, à bord des mêmes vaisseaux qui portaient les « malades des paquets de vieilles tentes, qui leur servirent de cou- « verture de lit. Ces tentes, ayant besoin de réparation, on les mit « entre les mains d'un ouvrier de Gand ; il employa vingt trois com- « pagnons pour les mettre en état ; mais ces infortunés se virent « bientôt saisis de la maladie, qui en enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eus- « sent communiqué d'aucune manière avec ceux qui en étaient « attaqués ».

N'avons-nous pas d'ailleurs été à même de juger de la contagion de la maladie, lorsque, dans ces derniers temps, forcés de céder, nos troupes ont marqué leur passage par la consternation et le deuil qu'elles ont répandues.

N'avons-nous pas vu des familles entières devenir victimes de leurs soins affectueux envers les malheureux atteints du germe de l'infection, et réchauffer ainsi dans leur sein la cause de leur ruine?

Si, après des exemples si nombreux et si frappans, il restait encore des doutes, contentons-nous de plaindre l'égarement de ces esprits que la vérité ne saurait toucher aux dépens de leurs opinions, les sommant toutefois de comparaître *au tribunal de La Bruyère.*

On a objecté, il est vrai, que certaines personnes ne contractent jamais la maladie; mais ceci, je le demande, peut-il faire naître des doutes sur la contagion? Ne sait-on pas qu'il est des individus qui voient des femmes infectées sans gagner la maladie vénérienne, dont le caractère contagieux n'est contesté par personne; ne pouvons-nous pas en dire autant de la gale, etc.? Cet avantage, accordé à un petit nombre d'êtres privilégiés, fait exception à une règle générale, et ne peut servir de base à nos jugemens.

Les maladies que l'on a le plus souvent confondues avec le typhus sont, les fièvres adynamiques (fièvres putrides), et la fièvre ataxique (maligne).

Ceux qui veulent que le typhus et la fièvre adynamique ne soient que la même maladie prétendent qu'elles se développent dans les mêmes circonstances, présentent les mêmes phénomènes, et marchent de la même manière.

Il suffit de faire le rapprochement de ces deux affections pour juger combien est grande l'erreur de ces auteurs.

La fièvre adynamique attaque surtout les personnes d'une constitution détériorée par des maladies antérieures, des affections morales tristes, des excès dans tous les genres.

Le typhus attaque également les personnes robustes; il sévit sur

tous les âges, les sexes et les tempéramens, toutes les fois que les circonstances propres à son développement se trouvent réunies.

La fièvre adynamique est caractérisée par un affaissement, un *collapsus* des forces vitales, avec tendance à la putridité.

Il y a, au contraire, dans le typhus, excitation; et quand l'adynamie survient, on ne doit la considérer que comme complication; elle n'est en effet pas plus essentielle dans ce cas que lorsqu'elle vient compliquer la variole, la rougeole, etc.

Enfin, la fièvre adynamique n'est pas contagieuse. Le typhus se distingue de la fièvre ataxique par les circonstances qui ont précédé son développement, la succession régulière de ses périodes, l'exanthême et la typhomanie.

Il y a bien délire dans la fièvre ataxique, mais c'est un délire furieux; dans le typhus, il est calme; l'état dans lequel se trouve le malade ressemble beaucoup à l'ivresse.

Le typhus d'ailleurs est contagieux.

Enfin, les médecins les moins observateurs ne sauraient le confondre avec les fièvres inflammatoire, bilieuse, etc., si ce n'est au début; la méprise alors serait peu dangereuse.

Je n'ai cru devoir exposer ici que les principales différences qui existent entre le typhus et ces diverses affections, jugeant de plus amples développemens étrangers au but d'une thèse.

Division du Typhus contagieux.

Le typhus peut se présenter sous trois formes différentes; ce qui nous autorise à en faire trois espèces, décrites par les auteurs sous les noms de *peste d'Orient*, *de typhus icterodes*, ou *fièvre jaune d'Amérique*, et *de typhus* proprement dit, ou *peste commune d'Europe.*

Les deux premières espèces, que nous nommerons aussi *typhus exotiques*, sont étrangères à nos climats; nous ne les connaissons que par contagion : cela tient sans sans doute à la nature des lieux. Mais quel que soit leur point de départ, leur développement a tou-

jours lieu dans les mêmes circonstances que le typhus contagieux proprement dit : ce sont toujours des miasmes plus ou moins actifs qui agissent pendant les fièvres nombreuses sur des individus qui y sont prédisposés ; leur action est favorisée par la chaleur, l'humidité et les rassemblemens. La peste paraît en outre avoir une prédilection marquée pour le système lymphatique, comme le prouvent d'une manière évidente les bubons, phénomène particulier à cette affection. Dans la fièvre jaune, ce sont au contraire les voies gastriques qui sont le siége de l'irritation ; enfin, le système nerveux, dans le typhus particulier à l'Europe, comme nous le verrons plus tard. C'est cette affinité du miasme pour tel ou tel point qui établit le caractère principal de chacune de ces maladies.

Laissons maintenant à ces esprits féconds en théories brillantes, pour qui la nature n'a rien de caché, le soin de nous expliquer la cause de cette affinité ; le champ des hypothèses est ouvert.

.....Certant et adhuc sub judice lis est.

Après avoir fait sentir le rapprochement de ces diverses maladies, je vais m'occuper de la dernière espèce, ou typhus indigène, qui doit faire le sujet de cette dissertation ; pour le décrire d'une manière exacte, je le diviserai, à l'exemple de *Hildenbrand*, en *typhus sporadique*, et *typhus communiqué.*

Du Typhus sporadique.

Nous avons déjà vu qu'on ne pouvait se refuser à admettre l'existence d'un miasme typhique, susceptible de se développer spontanément dans le corps des animaux, et de se propager ensuite, par communication, d'un individu à l'autre. Les preuves que j'ai émises à l'appui de cette opinion, au commencement de cette thèse, me dispensent d'y revenir ; de plus longues digressions seraient inutiles et fastidieuses.

Nous pouvons donc inférer de là qu'il existe deux virus, quant à leur mode d'origine, l'un inconnu dans son principe, échappé pour ainsi dire de la boîte de Pandore avec tous les autres maux, indépendant d'aucune altération de l'économie animale, jouissant seulement de la faculté d'y prendre racine, et de s'y perpétuer moyennant un germe, et de produire ensuite par communication, chez des individus prédisposés, des maladies de même nature, telles que les virus siphilitique, psorique, variolique, etc.

L'autre, résultat d'un travail de la nature, peut s'éteindre pendant un espace de temps plus ou moins long, pour se reproduire ensuite sans aucun germe, et par le concours seul de circonstances extraordinaires; ce qui a conduit les médecins qui ont prétendu que la maladie n'était pas contagieuse à dire qu'il était inutile d'avoir recours à l'existence d'un miasme pour expliquer son mode de propagation, puisqu'il pouvait se produire spontanément : ce raisonnement spécieux est réfuté par l'observation.

Dans cette seconde classe nous rangeons les virus de la fièvre jaune, de la peste, et du typhus.

Voyons maintenant les circonstances que l'expérience nous apprend avoir le plus d'influence sur la production de cette maladie.

Causes prédisposantes.

Le miasme typhique peut se développer chez tous les individus, même les plus forts, et jouissant des attributs de la santé la plus florissante; mais on a remarqué que les personnes faibles, d'une constitution détériorée par des maladies antérieures, des évacuations excessives, des chagrins, des excès dans tous les genres, se prêtaient surtout à son développement, et en étaient toujours les premières affectées.

Il est aussi plusieurs autres circonstances relatives aux âges, aux sexes, et à certains états de la vie, qui concourent puissamment à sa production; j'aurai bientôt occasion d'en parler, en traitant du typhus communiqué ; de plus longs détails seraient-ici superflus.

Causes déterminantes.

Ces causes sont très-nombreuses : les plus fréquentes et les mieux connues sont, le séjour dans les lieux bas et humides, privés des rayons du soleil, tels que les rues basses, étroites ; dans les villes non pavées, les prisons, les cachots, etc. ; l'usage d'alimens de mauvaise nature, qui ont déjà éprouvé un mouvement de décomposition ; celui d'eaux bourbeuses, corrompues ; le séjour prolongé dans un air contenant une grande quantité de matières animales en putréfaction ; ainsi les habitations près des voiries, des cimetières, des amphithéâtres de dissection, des champs de bataille, après des inhumations mal faites, sont évidemment dans ce cas ; la fréquentation des hôpitaux, la cohabitation avec des individus atteints de maladies graves, surtout si ces maladies sont de nature gangréneuse ; l'absorption des effluves des corps humains vivans.

Mais, de toutes ces causes, la plus puissante, celle qui remplit le rôle plus important dans la production du typhus, et dont j'ai omis de parler jusqu'à présent, est sans contredit l'encombrement, ou, en d'autre termes, le rassemblement d'hommes dans des lieux étroits relativement à la quantité des individus qui les habitent, et où le renouvellement de l'air se fait difficilement.

Toutes les fois que cette circonstance existe, on voit se manifester des maladies qui prennent tous les caractères du typhus : aussi les prisons, les hôpitaux, les casernes, les vaisseaux sont-ils réputés les lieux les plus insalubres et le théâtre fréquent de ses ravages.

Cette vérité n'avait point échappé à *Pringle*.

« Quand les hôpitaux d'une armée, dit-il, sont trop pleins, quand « les maladies sont d'une nature putride ; ou bien lorsqu'en quel- « que temps que ce soit, mais surtout pendant les chaleurs de l'été, « l'air est resserré et enfermé, il en résulte une fièvre d'une espèce parti- « culière, souvent mortelle. J'ai remarqué la même sorte de fièvre « dans les casernes trop pleines, dans les vaisseaux de transport,

« trop chargés, et retenus long-temps en mer par des vents contraire ; « ou bien lorsqu'en des temps orageux, les hommes sont pressés les « uns sur les autres, et que les écoutilles sont fermées. »

Je suis cependant loin de regarder avec l'auteur de l'article *fièvre typhode*, du Dictionnaire des Sciences médicales, l'encombrement comme l'unique cause capable de produire le typhus: de nombreux exemples prouvent le contraire.

Jusqu'à quel degré un rassemblement d'hommes est-il insalubre? On conçoit au premier coup-d'œil combien il est difficile de le déterminer d'une manière exacte; la variété des constitutions, l'état sain ou maladif, le renouvellement plus ou moins facile de l'air, doivent nécessairement entraîner des modifications, et rendre extrêmement incertaine la solution de la question : néanmoins *Hildenbrand*, tranchant toute difficulté, évalue à une toise carrée d'air facilement renouvelé la quantité de ce fluide nécessaire au maintien de la santé ou à son rétablissement, lorsqu'elle est altérée, et il observe qu'on ne peut s'en écarter en moins qu'au préjudice de la santé, même de la vie.

Du Typhus communiqué.

Le miasme typhique, résultat d'un travail de la nature, développé à l'aide des circonstances dont nous venons de faire mention, peut ensuite se propager d'un individu à l'autre de deux manières : 1.° par contact immédiat (*contagium vivum*), ou par contact médiat (*contagium mortuum.*)

Le premier mode est très-borné; il ne peut avoir lieu qu'à de petites distances; il exige toujours l'exposition de la personne au foyer même de la contagion.

Le second mode, beaucoup plus étendu, a lieu au moyen de certains corps auxquels le miasme peut adhérer un temps plus ou moins long; toutes les substances ne sont pas également propres à s'en charger et à le transmettre; il en est même qui paraissent entière-

ment s'y refuser: ce sont principalement les corps polis, les métaux, en un mot, toutes les substances minérales.

Il en est d'autres au contraire, telles que les laines, la soie et leurs composés, les fourrures, les pelleteries, et parmi les substances végétales, le foin, la paille, le lin, le chanvre, le coton, etc., qui réclament éminemment cette propriété.

Pringle parle d'individus qui furent attaqués de typhus pour avoir travaillé à de vieilles tentes qui avaient servi de couvertures à des soldats atteints de cette maladie.

Dans un autre passage, il fait mention de prisonniers long-temps détenus dans les cachots, qui, à leur sortie, laissèrent dégager de leurs vêtemens des miasmes qui furent cause de la peste.

Hildenbrand, rapporte qu'un précepteur juif, à la suite d'un typhus, avait communiqué la maladie à toute sa famille, et à ses élèves, parce que ses effets n'avaient point été suffisamment désinfectés.

Enfin, presque tous les auteurs qui ont écrit sur le typhus rapportent des exemples de cette maladie transmise par l'intermède des substances énumérées ci-dessus.

Peut-on déterminer pendant combien de temps le miasme typhique adhère aux corps qui en sont imprégnés? La solution de cette question se trouve dans *Hildenbrand*; il prétend qu'une épidémie de typhus, éteinte depuis trois mois, ne peut plus se reproduire, à moins qu'une nouvelle matière contagieuse ne l'occasionne; mais on peut juger par son expression (*hasarderai*) combien il est incertain, et combien il craint de statuer d'une manière trop positive.

Ici se présente une autre question, qui n'a pas laissé d'agiter les auteurs: L'air peut-il se charger des miasmes, et servir à la propagation de la contagion? Plusieurs médecins, *Giannini* entre autres, le regardent comme plus propre à neutraliser l'action du virus qu'à l'étendre: les objets les plus infects, il est vrai, par une longue exposition à ce fluide, finissent par devenir incapables de nuire; mais devons-nous attribuer cet heureux effet à une action propre de l'air sur le miasme, plutôt qu'à une division infinie de la matière contagieuse, qui ne

conserve plus assez d'énergie pour prendre racine? Je ne le pense pas.

La contagion ne se propage pas à tous les individus avec la même facilité ; il en est qui peuvent s'exposer à l'action de tous les virus connus sans en être affectés. Cette heureuse conformation est très-rare ; pour d'autres au contraire, les atteintes les plus légères sont funestes ; elles suffisent pour développer la maladie. Entre ces deux extrêmes il existe une foule de degrés intermédiaires. Le sexe, l'âge, les constitutions, la manière de vivre, et plusieurs autres circonstances accidentelles sont les principales sources où nous devons puiser la cause de ces modifications.

Par rapport au sexe, on a remarqué que les femmes étaient plus souvent affectées que les hommes; cependant on observa le contraire dans l'épidémie dont parle *Fracastor*.

Quant à l'âge, les enfans à la mamelle, les vieillards maigres, de constitution sèche, y sont moins exposés que les jeunes gens et les adultes.

A l'égard des constitutions, les personnes dont la fibre est molle et délicate, qui ont une peau fine, très-perspirable ; celles qui sont affaiblies par des excès dans tous les genres, dont le résultat est une irrégularité dans la distribution des forces, et une grande disposition à la fièvre ; celles qui ont actuellement la fièvre, ou quelque maladie nerveuse, se trouvent dans des conditions très-favorables à la contagion.

Au contraire, les hommes forts, robustes, dont le système sanguin est le plus immobile, la contractent peu ; mais c'est aussi chez ces mêmes individus qu'elle entraîne le plus de danger quand elle parvient à s'y développer.

La manière de vivre n'a pas une moindre influence; on a reconnu que la diète, la privation des boissons alcoholiques, les affections de l'âme dites *oppressives*, telles que le chagrin, l'ennui, la crainte, développaient une susceptibilité particulière à la maladie.

L'usage modéré des boissons fortes, une nourriture saine et abon-

dante, les avantages d'une vie aisée, les passions dites *expansives*, qui portent les forces à la périphérie, produisent au contraire une réaction favorable, et ont toujours été regardées comme de puissans préservatifs.

L'habitude de vivre dans un air impur détruit aussi la disposition à la contagion ; voilà sans doute pourquoi les médecins, les infirmiers, les prêtres, et tous ceux qui, vrais philanthropes, consacrent leurs veilles à prodiguer de douces consolations aux malades, et des remèdes à leurs maux, en sont moins souvent atteints : la nature, sursaturée de miasmes, finit-elle par devenir insensible à leur action ?

La même raison nous explique pourquoi les individus qui ont déjà été affectés du typhus sont, pour un certain temps, moins disposés à le contracter.

Il est aussi quelques maladies qui semblent soustraire à la contagion ; ce sont toutes les affections chroniques non nerveuses. Plusieurs auteurs disent n'avoir jamais vu de phtisique atteint du typhus ; comme si cette maladie respectait les déplorables restes d'une vie malheureuse, ou réservait ses coups pour de plus nobles adversaires.

Ceux qui portent des ulcères anciens, des cautères ou autres exutoires, sont dans le même cas. Cette observation a été faite par les anciens. *Galien* assure qu'ayant éprouvé les premières atteintes de la maladie, il sut s'opposer à son développement en se pratiquant des scarifications sur la cuisse, et que le même moyen mis en usage plusieurs fois sur d'autres individus lui a toujours réussi.

Je craindrais de révoquer en doute l'utilité de ces moyens, dont l'efficacité est confirmée par un grand nombre d'autres médecins ; mais je suis bien loin de les regarder avec *Galien* comme infaillibles. Il m'est souvent arrivé (quoique je ne compte pas une pratique fort étendue) de voir, dans l'épidémie qui sévit avec tant de fureur sur la garnison française qui défendit Dresde en 1813, les malheureux soldats portant de larges ulcères, ou des blessures qui entraînaient une abondante suppuration, résister moins bien à la contagion, et

succomber plus promptement que les autres quand ils l'avaient une fois contractée. Ce fait, contradictoire à l'opinion générale, tenait peut-être à la malignité de la cause, ou à d'autres circonstances qui n'ont pas été suffisamment appréciées : voilà pourquoi je ne fais que l'énoncer.

Comment agit le miasme pour produire la maladie ? et quelles sont les conditions propres à favoriser son action ?

Beaucoup d'auteurs ont cru que la matière contagieuse, mêlée à la salive, était portée dans l'estomac, d'où elle répandait ses effets par irradiation dans toute l'économie. L'introduction répétée de certains virus dans l'estomac, sans aucun danger, réfute victorieusement cette hypothèse.

Dautres, peut-être plus raisonnables, ont pensé que la respiration était la voie par laquelle s'introduisait le miasme. Sans nous arrêter ici davantage, cherchons à découvrir la vérité à travers les phénomènes observables de la maladie.

Ces phénomènes variés, en raison de l'énergie du miasme et de la susceptibilité du sujet, peuvent se déclarer à divers degrés, que nous pouvons réduire à trois principaux. Quelquefois la contagion, au plus haut degré de violence, peut enrayer tous les mouvemens organiques, comme il arriva à ceux qui ouvrirent les premiers ballots à Marseille.

Dans un degré moins intense, les malades reviennent, mais ils éprouvent un violent mal de tête, avec nausées, vomissemens; le pouls se développe, la fièvre se déclare et se caractérise.

Quelquefois, en touchant des malades atteints de typhus, on éprouve une commotion qui est bientôt suivie de nausées, de vomissemens, d'un sentiment pénible à la région épigastrique, et quelques autres accidens qui se dissipent en vingt-quatre heures, tantôt sans crise apparente, tantôt par une crise d'autant plus active, que la cause a été moins vive.

Le miasme agit aussi, dans quelques cas, d'une manière locale

sur les membranes muqueuses; on voit alors se manifester des angines, des crachemens de sang, des diarrhées rebelles, des dysenteries, des ophthalmies, etc.

Toutes ces considérations ne nous mettent-elles pas en droit de conclure qu'il existe, comme l'avait entrevu *Hildenbrand*, une grande ressemblance entre l'action du miasme typhique, et celle du fluide électrique? Dans l'un et l'autre cas, en effet, le système nerveux est parcouru et ébranlé d'une manière évidente, quelquefois assez fortement pour suspendre toutes les fonctions, et donner lieu à une mort subite; dans tous les cas, il est irrité d'une manière particulière; l'irritation se communique aux capillaires, d'où naît une réaction générale sanguine, à laquelle on peut donner le nom de *commotion fébrile*. Si cette irritation est locale, elle constitue alors le symptôme prédominant.

Quand le système nerveux n'est pas attaqué primitivement d'une manière appréciable, il l'est toujours consécutivement dans la période nerveuse.

L'influence de la chaleur, si favorable au développement de la matière contagieuse, ne joue pas un rôle moins important dans sa propagation; ce que j'observe ici pour le typhus est applicable à tous les autres virus : j'ignore si c'est en les vivifiant et en favorisant leur expansion, comme le prétend le professeur de *Vienne;* le fait existe, mais n'en est pas moins inexplicable. Si les habitans du nord sont si souvent en proie à la contagion, nous en retrouvons la cause dans leur manière de vivre. Obligés, pour se soustraire aux intempéries d'un ciel rigoureux, de s'entasser dans des appartemens étroits, dans une athmosphère d'une température artificielle très élevée, n'ayant aucune communication avec l'air du dehors, ils se trouvent dans des conditions si favorables au typhus, qu'on aurait lieu de s'étonner qu'il n'y fût pas plus fréquent. Ici l'activité seule de la cause explique cette contradiction; car, toutes choses égales d'ailleurs, la maladie produit plus de ravages dans les pays chauds que dans les pays froids.

Quant à la cause prochaine du typhus, elle nous est inconnue, aussi-bien que celle de presque toutes les autres maladies. Tous ceux qui se sont occupés de la chercher se sont égarés. Que penser d'*Arthaman*, qui la fait consister dans une désoxydation de la peau, et base ainsi sur une misérable hypothèse une nouvelle hypothèse plus absurde encore. Qu'y a-t-il en effet de moins prouvé que l'oxydation de la peau ? Qu'y a-t-il de plus ridicule que cette prétendue désoxygénation ? sur quels fondemens repose son opinion ? quelles preuves pourrait-il apporter à son appui ? C'est ainsi qu'on voit des auteurs même d'un grand mérite, cédant à une imagination ardente, se perdre dans un labyrinthe inextricable en voulant s'efforcer de saisir une ombre de vérité qui probablement leur échappera toujours : c'est en vain qu'on voudrait les retirer du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs caprices; leur génie, qui suit les passions impétueuses, toujours prompt à créer, les entraîne par de nouvelles routes, et ne leur permet pas un instant de regarder en arrière.

Ceux qui ont cru l'entrevoir dans un dérangement de l'électricité animale n'ont pas été plus heureux. Ils n'ont fait qu'embarrasser la science d'une hypothèse, peut-être plus vraisemblable; mais le fait n'en reste pas moins à démontrer.

Symptômes et marche du Typhus.

Hildenbrand, dans son excellent traité du typhus contagieux, considère huit époques dans cette maladie. Je pense, avec la plupart des auteurs, que c'est multiplier sans nécessité, que de vouloir admettre des périodes dont nous ne pouvons acquérir la connaissance, et dont les malades eux-mêmes n'ont pas la conscience; je crois, en conséquence, pour me conformer à la marche généralement suivie, et qui me paraît la meilleure, devoir les réduire à trois, que je décrirai successivement dans l'ordre de leur développement, sous les noms de *période d'irritation nerveuse* et de *convalescence*

Première époque, ou période d'irritation.

Cette période s'annonce ordinairement par les symptômes propres à toutes les autres affections fébriles, telles que des lassitudes spontanées, l'aversion pour l'exercice, un état de tristesse et de morosité; plus fréquemment on observe la fétidité de l'haleine, le tremblement des mains, des vertiges; les malades éprouvent en même temps dans tous les membres une sensation analogue à celle qui résulterait d'une commotion électrique; ils se plaignent d'engourdissement dans tous les muscles, d'un resserrement douloureux à l'épigastre et aux lombes; leur physionomie altérée exprime l'ennui.

D'autres fois enfin, elle débute par des symptômes d'embarras gastrique.

Dans quelques circonstances rares, elle se déclare sans aucun symptôme précurseur, par un mal de tête dont la violence s'accroît par degrés. Bientôt après il survient un frisson plus ou moins intense, d'une durée indéterminée, auquel succède une chaleur vive et fatigante pour le malade; avec ceci de particulier, que les parties découvertes éprouvent des frissons, tandis que celles qui sont recouvertes font éprouver une chaleur incommode. Quelquefois le frisson manque; alors la chaleur se manifeste d'abord avec le caractère que nous lui avons assigné. Ces symptômes s'accompagnent du désir de boissons froides et acides; il survient des nausées, des vomissemens de matière verdâtre, et tous les phénomènes marqués par une turgescence bilieuse; un mouvement fébrile se déclare; son intensité est en raison de la force de l'individu et de son état pléthorique; il s'offre avec tous les symptômes d'une synoque inflammatoire; le visage est animé, gonflé (*facies vultuosa*); les yeux sont rouges, étincelans, très-sensibles à l'impression de la lumière; la langue et les lèvres rouges et sèches; la peau est halitueuse, l'urine rare, plus colorée que dans l'état ordinaire; les selles sont diminuées; le pouls est plein, dur, fort et fréquent; la respiration haute, quelquefois difficile; les malades

ressentent en même temps des tiraillemens douloureux dans les mollets, les lombes, les articulations des doigts et des orteils, ce qui avait pu induire quelques auteurs en erreur, et leur en imposer pour des rhumatismes.

A ces phénomènes viennent s'en joindre d'autres dépendant de l'irritation des membranes muqueuses qui tapissent le globe de l'œil et les paupières, l'arrière-bouche, les bronches, etc.

D'autres fois il se présente des inflammations locales assez intenses pour masquer la véritable maladie et la faire méconnaître; dans tous les cas, elles entraînent des modifications dans l'état du pouls, qui varie suivant les forces de l'individu, et suivant l'importance de l'organe affecté.

Les saisons et la faiblesse plus ou moins grande de tel ou tel organe sont les principales circonstances qui déterminent le siége de ces inflammations : on a observé en effet que pendant l'hiver c'était le poumon qui était affecté, la tête en été, et le ventre en automne.

Tous les symptômes prennent un nouvel accroissement vers le troisième jour; la sensibilité des sens est augmentée; les artères temporales battent avec force; les yeux sont larmoyans; il y a enchifrenement, toux opiniâtre, avec expectoration fatigante; le ventre est tendu, douloureux, surtout dans l'hypochondre droit.

La tête ne tarde point à se prendre; les malades éprouvent de la pesanteur, des vertiges, des bourdonnemens d'oreilles; ils se montrent indifférens sur leur propre état; leurs réponses sont lentes et tardives; aversion décidée pour tout mouvement; impossibilité de se tenir debout.

Le quatrième jour est marqué par des efforts de crises; ce sont de petites hémorrhagies qui se répètent plusieurs jours de suite, et qui procurent un soulagement des accidens céphaliques. On voit aussi à cette époque, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard, paraître sur la peau une efflorescence analogue à celle de la rougeole; les taches, plus foncées en couleur et moins irrégulières que dans cette dernière, ressemblent assez bien à des morsures de puces; elles siégent au tronc, particulièrement aux lombes et à la poitrine, au

ventre, aux cuisses, aux bras; *Pringle* dit n'en avoir jamais vu au visage; elles sont plus apparentes sur les peaux fines et blanches, et lorsque le malade est en moiteur.

A mesure que cette éruption se développe, les symptômes de l'état catarrhale diminuent, et se dissipent entièrement.

Il survient aussi, à peu près dans le même temps, de petites taches marbrées, que l'on ne doit point regarder comme phénomène essentiel du typhus, et qu'il ne faut point confondre avec l'exanthême dont nous venons de parler. Elles peuvent se manifester pendant toutes les époques de la maladie, et disparaître dans un temps pour se remontrer dans un autre; elles paraissent dépendre de la pléthore des capillaires, et n'être autre chose que des sugillations; elles peuvent présenter d'ailleurs beaucoup de variétés.

L'apparition de l'exanthême coïncide avec celle des parotides; ces dernières ne sont pas toujours sensibles à la vue ni au tact; mais leur existence est suffisamment démontrée par les tintemens, les bourdonnemens d'oreille, la douleur et la difficulté qu'éprouvent les malades à ouvrir la bouche.

La durée la plus ordinaire de cette période est de sept jours; quelquefois elle se prolonge jusqu'à la fin du deuxième septénaire; d'autres fois, au contraire, elle n'existe pas; alors les symptômes nerveux se montrent dès le début.

La marche en est continue, avec exacerbations le soir et pendant la nuit; les redoublemens deviennent de plus en plus marqués, et s'accompagnent bientôt du délire.

Deuxième époque, ou période nerveuse.

Quelquefois cette période commence avec la maladie; d'autres fois elle ne se prononce qu'au quatorzième jour; mais, dans les cas les plus ordinaires, c'est vers le huitième. Le malade, après une exacerbation plus forte que de coutume, tombe dans un grand abattement; les symptômes inflammatoires, la toux, l'oppression,

cessent tout à coup; cependant la fièvre persiste, et l'état du sujet n'est amélioré qu'en apparence ; un autre ordre de symptômes d'une nature opposée aux précédens se fait bientôt observer.

La nouvelle scène s'ouvre par une chaleur âcre à la peau, sensible au toucher, très-incommode au malade, et, dans quelques circonstances même, insupportables. Les tissus sous-cutanés s'affaissent ; la peau devient aride et flasque ; ses fonctions sont interrompues ; celles des muqueuses paraissent augmentées ; il survient quelquefois, même par ces dernières, des hémorrhagies favorables. La turgescence faciale diminue, la figure prend une teinte livide, la physionomie exprime l'inquiétude, le malade est dans un état de malaise et d'agitation continuelle, il n'a point de situation fixe, il se plaint d'un sentiment de gêne qu'il rapporte au diaphragme.

On observe aussi dans les fonctions nutritives des lésions très-remarquables : l'appétit est perdu ; le désir même des boissons acides, si prononcé dans le stade d'irritation, s'éteint par degrés ; la langue, auparavant rouge, devient sèche, d'une couleur brune et racornie comme un morceau de bois ; la déglutition, quand on parvient à faire prendre quelque nourriture au malade, ne s'opère que difficilement, soit à cause de la sécheresse de la bouche, ou de l'inertie des muscles constricteurs du pharynx ; la digestion n'a plus lieu que d'une manière imparfaite ; le ventre est tendu, douloureux, la moindre pression augmente les souffrances. *Hildenbrand* attribue ce phénomène à une inflammation tantôt légère, tantôt vive, du canal intestinal, plutôt qu'à un embarras de ce même conduit, d'où l'on peut expliquer la grande disposition à la dysenterie dans cette maladie.

La respiration courte, fréquente, exige le concours de toutes les puissances inspiratrices.

Le pouls est toujours un peu plus relevé que dans l'état naturel, quelquefois d'une vitesse plus grande, d'autres fois plus lent ; il présente un caractère de variabilité que nous retrouvons dans les phénomènes de toutes les autres fonctions ; mais sa faiblesse n'est jamais

en rapport avec celle des forces musculaires ; l'artère offre en même-temps cet état singulier ; elle paraît être dans une dilatation constante, et ne réagit que faiblement sur le liquide qui la distend.

L'urine, plus abondante qu'en santé, est pâle, claire, ne laissant aucun dépôt; quelquefois elle est trouble, mais dans des cas très-rares.

Les selles sont plus fréquentes, plus liquides, d'une odeur extrêmement fétide.

Les symptômes nerveux, portés au plus haut degré dans cette période de la maladie, et qui en sont le caractère le plus saillant, doivent surtout fixer l'attention du médecin.

Le malade, qui naguère faisait entendre des plaintes continuelles, tombe dans un état de stupeur facile à reconnaître aux symptômes suivans : aspect où se peint l'étonnement; yeux fixes et comme dans un état d'ivresse ; réponses brusques, d'ailleurs toujours justes; les fonctions de l'intelligence sont preque anéanties ; les malades sont comme des masses, sans désirs et sans volonté, dans une indifférence telle, qu'ils oublient jusqu'à leurs besoins les plus pressans ; ils sont en proie à des rêvasseries continuelles, sans goûter cependant de sommeil véritable, ce qui constitue la typhomanie.

Leur imagination, au milieu d'une foule d'idées qui se confondent toutes ensemble, s'exerce de préférence sur une idée fixe et fantastique, résultat d'une impression dominante; c'est même la seule dont ils conservent le souvenir après leur guérison.

Ce phénomène établit la différence de la stupeur frénétique du typhus d'avec celle de tous les autres états analogues de stupeur ou d'ivresse, où on ne l'observe jamais.

Celui qui ne l'a jamais éprouvé, ne saurait concevoir combien est fâcheux cet écart d'une imagination lésée. Je ne me rappelle même encore aujourd'hui qu'avec une sorte de répugnance deux vers qui se retracèrent à ma mémoire pendant le cours du typhus dont je fus attaqué, et que je voulus vainement en bannir.

Un autre phénomène non moins remarquable, est la justesse avec

laquelle répondent les malades, même au milieu du délire, lorsqu'on les interroge.

Duchez, officier payeur au 45.e régiment de ligne, atteint du typhus, ne cessait de se plaindre, dans son délire, d'un vol que lui avait, disait-il, fait l'infirmier : le médecin lui fit à sa visite plusieurs questions à ce sujet; frappé de la justesse de ses réponses, il n'hésita pas à faire chasser ignominieusement le prétendu voleur, après lui avoir fait appliquer vingt coups de bâton; son innocence ne fut reconnue qu'à la convalescence du plaignant.

Quelquefois même ils ont des instans lucides, exempts de délire, pendant lesquels ils font des dispositions raisonnables. *Hildenbrand* compare cet état, dont la durée n'est qu'un songe, au somnambulisme.

Les fonctions des sens sont aussi profondément altérées, quelques-unes, telles que la vue et l'ouïe se conservent encore, mais elles ne s'exécutent que d'une manière très-imparfaite; le goût, l'odorat, le toucher, sont au contraire entièrement perdus.

La même faiblesse se fait encore remarquer dans les fibres motrices; les malades restent habituellement couchés en supination; ils gagnent le pied du lit, entraînés par le poids de leur corps; les membres tremblent au moindre exercice; les mouvemens involontaires augmentent en raison de l'affaiblissement de ceux qui sont soumis à l'empire de la volonté; de là les hoquets, les soubresauts des tendons, les spasmes si fréquens dans cette période. Le pharynx, paralysé, ne se contracte plus sur les liquides, qui tombent comme dans un puits; les sphincters se relâchent; les matières fécales, les urines s'échappent involontairement; mais ce phénomène peut aussi dépendre de ce que le malade est distrait par son délire.

La vessie n'a plus d'action; elle se laisse distendre par les urines, et forme à la région hypogastrique une tumeur oblongue, s'élevant quelquefois jusqu'à l'ombilic; lorsque les parois de cet organe ne peuvent plus se prêter à une dilatation plus grande, alors les urines sortent par regorgement. Il faut toujours se tenir en garde contre

cet accident ; la mort pourrait en être la suite dans quelques cas, si on le méconnaissait, ou si on négligeait d'y apporter les remèdes convenables.

L'exanthème dont nous nous sommes entretenus dans la période précédente disparaît ordinairement dans celle-ci vers le onzième jour, en date du commencement de la maladie, ou le sixième de son apparition. Il n'est pas rare de le voir se prolonger au-delà de cette époque, comme de se terminer en-deçà dans d'autres cas. Les petites taches marbrées qui l'accompagnent si fréquemment persistent ; souvent même on les voit se montrer alors pour la première fois.

Les exacerbations continuent d'avoir lieu le soir et pendant la nuit.

Les efforts de crises se manifestent sur la fin du dixième jour, par des selles plus abondantes, des urines sédimenteuses ; ces évacuations sont suivies d'une amélioration momentanée dans l'état du sujet, mais bientôt les symptômes nerveux se reproduisent avec une intensité nouvelle ; la fièvre augmente, la stupeur est plus forte ; la position du malade paraît plus fâcheuse ; mais la peau brûlante ne tarde pas à se couvrir de sueurs d'une odeur particulière ; le calme qui va leur succéder ne se démentira plus jusqu'à parfaite santé.

Cette période présente dans sa durée les mêmes variétés que la précédente.

Troisième époque, ou période de convalescence.

Elle commence ordinairement du quatorzième au vingt-cinquième jour. Elle se reconnaît à une diminution graduelle dans tous les symptômes ; la stupeur se dissipe insensiblement, et avec elle le délire ; les malades sortent de l'indifférence dans laquelle ils étaient ; ils semblent se réveiller d'un profond sommeil. Rendus à la lumière, leurs sourires sont les premiers témoignages de leur reconnaissance ; ils sentent renaître leurs désirs ; leur état passé, dont ils ne conservent que des idées confuses, leur paraît un songe : cependant un voile

semble encore les séparer du monde extérieur; quelquefois même on voit l'état de somnolence se prolonger long-temps.

La face, amaigrie par l'effet de la maladie, est pâle et affaissée; les yeux sont caves, enfoncés, les pommettes saillantes; mais les traits ne sont point altérés.

Les sens, émoussés, reprennent peu à peu leur sensibilité; les malades promènent avec ravissement leurs regards sur tout ce qui les environne; ils distinguent les sons, flairent les odeurs; les mets ont de la saveur; on voit cependant assez souvent quelques-unes de ces fonctions rester long-temps lésées, quelquefois même pendant toute la vie.

Les douleurs articulaires cessent, mais les convalescens, en raison de leur grand état de faiblesse, restent sujets à de fréquentes syncopes; les mouvemens sont gênés; quelques parties même, frappées de paralysie, ne recouvrent la faculté d'agir qu'après un temps plus ou moins long.

Dans les fonctions assimilatrices, les changemens en mieux ne sont pas moins remarquables; l'appétit renaît, le goût se rétablit, le besoin de boire se fait sentir. La langue se nettoie de son sommet à sa base; l'enduit fuligineux qui recouvre les dents et l'intérieur des narines tombe; les douleurs abdominales ont déjà disparu.

La respiration devient de plus en plus facile.

Le pouls, faible et lent, augmente graduellement de force et de vitesse.

Les urines deviennent plus abondantes; elles se troublent et laissent déposer au fond du vase une matière blanchâtre; leur émission est plus facile.

Les évacuations alvines, moins fétides, prennent des caractères qui les rapprochent de ce qu'elles doivent être dans l'état sain.

La peau se couvre de sueurs légères; elle reprend sa couleur et sa chaleur naturelle; l'épiderme se dessèche, tombe en écailles.

L'état du malade va toujours de mieux en mieux, jusqu'à parfaite

guérison.Celle-ci est d'autant plus prompte, que la maladie, plus simple, a été soumise à un traitement plus méthodique.

Le typhus ne se termine pas toujours d'une manière aussi heureuse ; quelquefois la mort en est le résultat ; dans ce cas, les individus succombent par faiblesse, suite de l'épuisement qu'ont occasionné des maladies antérieures, par apoplexie ou par suffocation.

Plus fréquemment on lui voit succéder des fièvres remittentes, et intermittentes, tierces, double-tierces, quartes, etc.

D'autres fois ce sont des phlegmasies locales, des phrénésies, des angines, des pleurésies, des péripneumonies, des péritonites, etc., et l'issue en est souvent funeste.

Enfin il arrive souvent de voir des malades résister victorieusement aux accidens de la maladie, et succomber aux dangers qu'entraînent les escharres, résultat d'une longue supination, et qui peuvent, dans ce cas, être regardées comme une maladie accidentelle, survenant après le typhus; la nature épuisée ne saurait subvenir à de nouveaux frais.

On reconnaîtra aisément, d'après l'ensemble des symptômes que nous venons d'enumérer, et l'ordre qu'ils suivent dans leur développement, l'influence d'une cause qui porte primitivement sur le système nerveux, l'irrite; d'où résulte une excitation secondaire, et plus d'énergie dans toutes les fonctions; l'irritation est ici plus vive que dans toute autre affection ; la manière dont agit le miasme typhique peut seule nous rendre compte de cette différence. On voit les efforts de la puissance avant sa destruction, c'est un véritable combat entre un principe destructeur et la nature conservatrice. Si cette dernière triomphe, la maladie ne présente alors réellement que deux périodes, l'une d'irritation, et celle de convalescence; mais si, trop faible, elle vient à céder, on voit se développer la période nerveuse, dite aussi *adynamique*, mais improprement, puisque l'adynamie n'en est que le résultat.

Prognostic.

Le typhus est une maladie grave. Selon *Pringle*, il fait périr la moitié des individus qui en sont atteints. M. *Fouquier* évalue à un tiers le nombre de ceux qui y ont succombé à l'hôpital de la Charité.

M. *Des Genettes*, professeur si distingué de cette Ecole, dit n'avoir jamais observé de fléau plus désastreux que l'épidémie de typhus qui régna à Torgau en 1813: elle est cependant moins meurtrière que la peste et la fièvre jaune; ses dangers sont toujours en raison de l'énergie de la cause, des circonstances dans lesquelles se trouvent les malades, et du traitement qu'on leur fait subir.

Après cet aperçu général, jetons un coup-d'œil rapide sur les symptômes qui peuvent faire présager une issue funeste de la maladie.

Les convulsions des muscles de la face, le rire sardonique, la carpologie, le délire continu, ou la stupeur complète avec dilatation des pupilles, l'ouverture inégale des paupières, l'insensibilité des yeux, leur renversement, une affection carotide profonde, la respiration râlante, convulsive, avec altération et lividité des traits de la face, en un mot, tous les symptômes de congestion, soit vers la tête, soit vers la poitrine, ne peuvent faire porter qu'un prognostic défavorable.

Une diminution graduelle dans les progrès de la congestion rend la situation du malade moins alarmante.

L'inflammation du péritoine, ou de quelques-uns des viscères abdominaux est aussi fortement à redouter.

Quant à la stupeur, il faut voir si elle dépend de l'irritation du système nerveux seulement, ou bien si elle tient à la compression du cerveau; ce dernier cas, qu'on pourra reconnaître à l'anéantissement de toutes les puissances motrices, à la paralysie des sphincters, etc., est beaucoup plus fâcheux.

Les sueurs survenant aux époques critiques annoncent un *raptus* à la peau, et sont suivies assez ordinairement d'une amélioration marquée.

Relativement aux excrétions, plus elles s'éloignent de ce qu'elles doivent être, plus le danger est imminent.

Les hémorrhagies, utiles dans la période d'irritation, doivent inspirer des craintes dans la période nerveuse.

Les pétéchies n'existent pas constamment, quoique plusieurs médecins l'aient avancé; leur présence n'influe en rien sur le caractère de la maladie, à moins qu'elles ne prennent tout à coup une couleur foncée.

La diarrhée, avec irritation du canal alimentaire, est dangereuse pendant les deux premières périodes; elle peut devenir avantageuse dans la troisième.

Plus la marche du typhus est aiguë, plus on doit craindre.

Par rapport au sexe, les femmes résistent mieux que les hommes, à moins que la maladie ne se déclare pendant la grossesse ou à la suite de couches.

L'état du pouls ne donne rien de certain.

Autopsie cadavérique. Elle ne nous montre rien qui soit propre à cette maladie; les tissus, ramollis, se déchirent avec une grande facilité; il s'en exhale une odeur piquante, affectant désagréablement l'odorat. Quelquefois on trouve des concrétions jaunâtres dans le cœur; le cerveau, dépourvu le plus souvent de consistance, offre, dans quelques cas, une densité remarquable.

On trouve aussi des altérations locales qui varient selon l'endroit où s'est faite la congestion: ce sont, tantôt des inflammations des méninges, avec épanchement de sang noir ou de sérosité dans les ventricules latéraux du cerveau, d'autres fois de véritables abcès dans la substance même de ce viscère; quelquefois les poumons offrent une hépatisation d'une étendue variable; souvent on les trouve en suppuration.

Dans l'abdomen on trouve le péritoine, les intestins phlogosés, parsemés de points noirs gangréneux, la vésicule du fiel distendue par beaucoup de bile d'une teinte brunâtre.

La vessie présente aussi assez souvent des traces d'inflammation, principalement à son col.

Traitement du Typhus.

Pour décrire d'une manière exacte la marche à suivre dans le traitement du typhus, j'adopterai la division que j'ai établie dans la description des symptômes; de même que nous avons vu ces symptômes, non-seulement différens, mais même opposés, selon l'époque de la maladie, de même nous allons voir le traitement se modifier suivant la nature des accidens et l'époque de la maladie.

Traitement de la période d'irritation. Aussitôt que les premiers symptômes de l'infection se manifestent, et que la nature de l'épidémie nous fait raisonnablement craindre un typhus, nous pouvons espérer de prévenir le développement des accidens consécutifs, en faisant prendre au malade quelques potions toniques et sudorifiques, tels qu'une petite quantité d'un vin généreux, d'alcohol, une sorte de punch; on favorise en même temps la transpiration, en pratiquant sur tout le corps des frictions, soit sèches, soit aromatiques.

Mais si déjà les symptômes d'une irritation générale ou locale se sont déclarés, on ne ferait qu'aggraver l'état du malade; la conduite à tenir est alors différente : on doit d'abord constater l'état du sujet, et se régler là-dessus. Si la maladie peu intense, dans un grand état de simplicité, a une marche régulière, on peut espérer que la nature se suffira à elle même pour la conduire à une terminaison heureuse; le médecin, en observation, prendra soin d'écarter tout ce qui pourrait entraver ses mouvemens conservateurs, et de ménager convenablement ses efforts. Une boisson adoucissante, légèrement diaphorétique, telles que l'infusion de bourrache, de fleurs de violette, la décoction de fleurs de guimauve, etc., remplissent parfaitement cette

indication. On peut leur substituer les limonades végétales ou autres boissons acidulées; il faudrait s'en abstenir, si leur emploi occasionnait une toux incommode au malade.

S'il existe des symptômes d'embarras gastrique (ce qui est presque constant), on donne un vomitif; on emploie de préférence l'ipécacuanha : le tartrate antimonié de potasse ne fait qu'entretenir l'irritation du conduit intestinal et favoriser la prédisposition à la diarrhée, ce qui est toujours préjudiciable dans cette période de la maladie.

Presque tous les médecins ont reconnu que l'on retirait de très-grands avantages d'un émétique, quand même il ne serait pas commandé par la turgescence bilieuse; il imprime une secousse violente à toute la machine, excite les mouvemens organiques, et favorise l'action des sudorifiques, que l'on fait prendre peu à près. Il est cependant des circonstances où son usage se trouve contr'indiqué par la nature même de l'irritation gastrique, dont l'ensemble des phénomènes de surcharge des premières voies n'est qu'un résultat.

Ceci se voit surtout chez les infirmiers, garde-malades, et tous ceux qui fréquentent habituellement les hôpitaux.

On pourra avec avantage, dans le cours d'un typhus, revenir à l'emploi d'un vomitif autant de fois que l'exigera la nature des symptômes, pourvu qu'il n'y ait pas de contr'indication.

La saignée est-elle dangereuse dans cette période du typhus?

Brown et toute sa secte s'élèvent fortement contre l'emploi de ce moyen, qu'ils regardent comme extrêmement dangereux, et comme devant être proscrit de la médecine. Cependant ses heureux effets sont constatés par de trop nombreuses observations pour qu'on puisse aujourd'hui révoquer en doute son efficacité; il suffit seulement de choisir les cas où il convient, et de l'employer avec prudence.

La saignée est presque toujours suivie d'une prompte amélioration chez les individus fort pléthoriques, chez qui la commotion fébrile est très-marquée, avec irritation vive de toutes les fonctions,

La quantité du sang à tirer sera, dans tous les cas, proportionnée à la force de l'individu et à la violence des symptômes.

Si la maladie était peu intense, on pourrait substituer avec avantage l'application des sangsues à la saignée générale.

Ses bons effets ne sont pas moins manifestes dans les cas de congestion, soit vers la poitrine, soit vers la tête. Il faut, dans ce dernier cas, préférer la saignée du pied; elle produit un prompt dégorgement des vaisseaux cérébraux; on prescrit en même temps des pédiluves irritans avec le muriate de soude ou la moutarde; on applique des vésicatoires aux jambes, à la nuque; on tâche ainsi de dériver et de fixer l'irritation sur des organes moins importans. On aide l'action de ces moyens par l'application des réfrigérans sur la tête, comme la glace pilée, les affusions d'eau froide; il faut saisir avec circonspection le moment où elles doivent être faites. Si le sujet était très-affaibli, il faudrait s'en abstenir; car leur application produirait infailliblement la mort; il faut donc choisir le moment où l'accélération du pouls, la chaleur et la rougeur de la peau annoncent une excitation vive de toute l'économie; immédiatement après leur emploi, on essuie le malade, on le place dans un lit chauffé; le pouls, d'abord concentré, se développe, et l'état du sujet paraît évidemment amélioré.

On continue de donner à l'intérieur les boissons adoucissantes ou acidulées, suivant l'idiosyncrasie de l'individu.

On a aussi recours à l'application des sangsues à l'anus, des fomentations émollientes sur la région du foie, d'un cataplasme adoucissant sur cette même partie, dans la congestion hépatique.

L'irritation intestinale se combat par les fomentations émollientes sur l'abdomen, l'application des sangsues ou des ventouses scarifiées, et les potions huileuses et adoucissantes; on pourrait donner le mercure doux ou tout autre cathartique énergique, si les accidens dépendaient de l'embarras intestinal; on agira avec précaution, dans ce cas; car les purgatifs, comme je l'ai déjà observé, ont presque toujours des effets nuisibles.

La saignée ne saurait convenir chez les personnes affaiblies par des excès ou des maladies antérieures ; elle ne ferait que hâter le développement de l'adynamie.

L'usage des remèdes toniques et excitans est toujours dangereux dans cette période.

A l'aide de ces moyens bien dirigés, on prévient les accidens nerveux, ou du moins on en modère l'intensité. Le typhus alors se termine en sept à huit jours, et la grande prostration n'arrive pas.

Traitement de la période nerveuse.

Lorsque la stupeur vient à se déclarer avec des symptômes légers de congestion cérébrale, que le pouls conserve encore un certain degré de vitesse et de force, il faut insister sur l'application des réfrigérans sur la tête et des pédiluves irritans ; mêler à la tisane quelques substances propres à la rendre délayante, tels que les sels neutres, etc.

Les mêmes moyens sont indiqués dans les congestions vers la poitrine.

Mais si les symptômes de congestion vers le cerveau sont portés au plus haut degré d'intensité, il ne faut plus, comme dans la période de réaction, recourir à la saignée pour faire cesser les accidens ; on ne ferait que les aggraver en raison de la perte du sang, et le malade succomberait à une prostration causée par la conduite inconsidérée du médecin. C'est ici le moment d'employer les sinapismes, les vésicatoires et tous les dérivatifs les plus puissans ; leur application est ordinairement suivie d'une prompte diminution dans les accidens ; cette amélioration se soutient rarement ; elle n'est presque toujours que momentanée.

On administre en même temps à l'intérieur les stimulans les plus énergiques, les infusions de sauge, de romarin, d'arnica, de fleurs d'oranger, etc., les eaux distillées et les sirops de même nature, les limonades vineuses, les potions éthérées et camphrées, les infu-

sions alcoholiques, sudorifiques ; en un mot, tous les toniques pris dans la classe de ceux dits *diffusibles*, qui ont une action vive, rapide, mais de peu de durée.

On a obtenu, dans le traitement de cette période du typhus, de très-bons effets de l'usage du camphre ; il agit en excitant les forces, mais son action est momentanée.

On doit donc le donner à doses petites, mais rapprochées : on peut en faire prendre depuis dix-huit grains jusqu'à un gros, en vingt-quatre heures; on l'unit ordinairement au nitre, dont on fait des pilules avec un sirop, ou une conserve appropriée: on peut aussi en mettre dans les potions.

On a beaucoup préconisé l'acétate d'ammoniaque, à la dose d'une once à une once et demie, et même plus; on le dissout dans les boissons du malade pour le lui administrer; il provoque une douce transpiration ; mais on lui a reproché d'entretenir une diarrhée préjudiciable.

Si, à l'aide de ces moyens, la stupeur cède, on en suspend l'usage.

Lorsque la rougeur de la langue, la sécheresse de la bouche, annoncent une irritation gastrique vive, on peut administrer les acides seuls étendus ; on les a vus réussir dans des cas désespérés.

Quelquefois les médicamens toniques s'accompagnent d'une série de phénomènes qui obligent d'en suspendre l'usage.

La diarrhée est dangereuse dans cette période; elle jette le malade dans une faiblesse qui s'accroît par degrés; le médecin doit toujours chercher à la combattre par les potions astringentes, les décoctions blanches avec les acides minéraux.

S'il se manifeste des crises, le médecin attentif doit chercher à les favoriser, à moins que, trop abondantes, elles ne débilitent le malade. Les hémorrhagies se combattent par les astringens, les acides végétaux, la décoction de kina; les mêmes moyens conviennent encore dans le cas de sueurs excessives ; on fait en même temps des frictions, sur tout le corps avec l'alcohol camphré, ou des infusions aromatiques. L'apparition des parotides est en général un symptôme

fâcheux; quand elles surviennent aux époques critiques, elles ne font que prolonger la durée de la maladie: il faut donc en contrarier le développement par l'application des sangsues, l'emploi des dérivatifs. Les frictions avec le mercure doux sur la région parotidienne ont, dans quelques circonstances, obtenu d'heureux résultats. M. le baron *Corvisart* a saigné jusqu'à cinq fois le même individu pour faire avorter une parotide.

Lorsque la langue commence à brunir, que les dents se couvrent d'un enduit fuligineux, on insiste surtout sur le traitement stimulant; on donne le quinquina à fortes doses, sous toutes les formes. Si on l'administre en décoction, on en fait ordinairement prendre quatre gros par pinte, mêlés au vin, en réglant ainsi sa conduite sur la nature des accidens; et, en variant le traitement suivant les différens cas, on conduit presque tous ses malades au quatorzième jour, époque à laquelle commence la convalescence, pendant laquelle on continue le même traitement, en insistant surtout sur l'usage d'un vin généreux.

Régime.

La diète la plus sévère doit être observée pendant la première période de la maladie; tant que l'irritation est vive, l'estomac ne saurait supporter la moindre quantité d'alimens solides; il ne faut permettre au malade que l'usage de quelques décoctions végétales.

La même diète est de rigueur dans la deuxième période; cependant, si la fièvre était calmée, et que le malade, venant à se dérider, désirât quelque nourriture, on pourrait lui accorder des bouillons, des crèmes et d'autres substances très-nourrissantes sous un petit volume. On continue ce même régime dans la convalescence, en passant graduellement à une nourriture plus substantielle. On se réglera toujours sur la force de l'estomac.

Il faut aussi, dès que les forces le permettront, faire prendre au malade un exercice modéré, mais prendre garde de le pousser jusqu'à la fatigue; on aura aussi grand soin d'éloigner toutes les causes de rechutes, surtout le froid et l'humidité.

IPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Lassitudines sponte obortæ morbos prænuntiant.

II.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offerruntur, bonum est : contrarium verò, malum.

III.

Paulo deterior et potus et cibus, jucundior autem eligendus, potiùs quàm meliores quidem, sed ingratiores.

IV.

Quæ judicantur, et judicata sunt perfectè, ea neque moveto, neque medicamentis, neque aliis irritamentis innovato, sed sinito.